

PREDICATION

Le débat autour de la religion et de la laïcité interroge le croyant. Comment porter le discours de Dieu, qui parle en Son Nom ? L'Evangile nous apporte une réponse intrigante, les pierres peuvent le faire. Cela déplace la question, elle n'est plus de savoir qui porte la Parole du Créateur mais d'apprendre à adapter notre langage pour ne pas avoir à être remplacé par des minéraux.

Chers amis,

Hier, les pavés retentissaient des slogans, des cris et des revendications des militants de causes multiples, dont certaines sont en totale contradiction les unes avec les autres. Ce matin, le silence de nos villes et villages raisonne du son des cloches qui appellent à la célébration du culte divin dans son expression chrétienne. Les traditions religieuses sont, elles aussi, diverses ; certaines semblent légalistes et traditionnelles alors que d'autres offrent l'image de l'innovation et de l'émancipation. Toute la palette des expressions de foi est représentée à travers un son unique, celui des cloches. Il faut l'avouer, l'ambiance du centre-ville de Metz, le dimanche en milieu de matinée est très particulier. La ville semble dormir, la circulation, tout moyen de transport inclus, est quasi inexistante, seule la sonorité des cloches rompt le silence ambiant. Nous profitons de ce privilège de vivre dans une ville à taille humaine qui bénéficie de tous les avantages des centres urbains tout en respectant son environnement naturel. La célèbre phrase de Alphonse Allais : « Les villes devraient être construites à la campagne, l'air y est tellement plus pur. » semble avoir trouvé un lieu où se concrétiser. D'autres ensembles urbains répondent également à cette boutade... pour le bonheur de leurs habitants.

Les rassemblements d'hier et les cloches d'aujourd'hui sont porteuses d'un langage. La question que nous pouvons nous poser est celle de la pertinence de ces appels en faveur d'un monde nouveau. Il faut bien le reconnaître, le succès des rassemblements militants politiques et syndicaux ainsi que celui des religions ne remporte plus l'adhésion des foules. Dans son ouvrage *L'islam, une religion française* Hakim El Karoui, normalien et agrégé de géographie, ancien conseiller du premier ministre Jean-Pierre Raffarin, montre que pour une personne qui rejoint l'islam deux le quitte. Ce n'est donc pas une religion en croissance mais une foi en décroissance plus lente que les autres. Nous devons bien le reconnaître, nous sommes tentés d'envier un si lent déclin.

Est-ce que l'espérance d'un monde nouveau est illusoire ou sommes-nous invités à réinventer un langage qui permet de sensibiliser nos contemporains à cette perspective ? La question se pose.

Le monde présent, au moins en Occident, offre un nombre conséquent de satisfactions tant au niveau du confort de vie que de la qualité de l'existence. Pour la grande majorité de nos contemporains, les besoins vitaux sont largement satisfaits et les possibilités d'épanouissement personnel ne manquent pas. Bien entendu, des problèmes demeurent, le chômage, la crise sanitaire, la crise environnementale, le coût du logement sans parler bien entendu des soucis familiaux qui peuvent perturber l'équilibre d'une vie. Nous avons conscience que toutes les parties du monde ne vivent pas dans un contexte aussi favorable tant sur un plan social que climatique. Cela pose des problèmes qui ne vont pas se résoudre par enchantement, ni même par la croyance en des frontières étanches. Il reste donc des espaces pour la construction d'un monde plus juste au niveau social et pour une espérance en Dieu qui autorise un avenir confiant.

La récente conférence de Frédéric Rognon, professeur de théologie à Strasbourg, nous a rendu sensible à la différence entre l'espoir qui invite à l'amélioration de l'existence humaine en un temps relativement court et l'espérance qui donne une saveur particulière à la vie et qui est de l'ordre de la foi. Selon cette distinction, il reste des espaces ouverts aux porteurs d'espoir et d'espérance. Encore faut-il qu'ils apprennent à concevoir un nouveau langage.

Nous l'avons constaté, les engagements syndicaux et politiques sont en décroissance ; par conséquent les porteurs d'espoir traversent une crise. Les porteurs d'espérance, quant à eux, connaissent l'amertume d'une difficile transmission de leur foi. Peuvent-ils partager quelques aspects de leur problématique commune ou sont-ils condamnés à rechercher dans des champs différents des solutions à leur crise ?

Le langage est une affaire complexe et très précieuse. Nous connaissons une tendance qui nous invite à simplifier notre expression orale et écrite. Restons dans la culture protestante et constatons que les traductions bibliques tendent vers un français courant voire fondamental. Les versions Louis Second existent encore ainsi que la Traduction Œcuménique de la Bible mais la tendance générale pousse vers une expression simplifiée. Faut-il céder à cette tentation ? La théologie est une invitation à jouer avec les concepts car l'hébreu lui-même, à travers les racines ternaires ou duelles des mots conduit le fidèle à interpréter le récit de manière plurielle et la modification d'une modeste lettre transforme parfois le sens d'un récit. Jacob et Ésaü qui se querellent dès le ventre de leur mère, conduisent Rebecca à s'interroger : pourquoi suis-je ? Autrement dit, pourquoi cette épreuve m'est imposée, quel est le sens de mon existence. Cruelle question pour une femme enceinte. Il est également possible de lire cette interrogation différemment, pourquoi suis-je à la fois moi et une autre que moi, pas tout à fait différente et pas tout à fait semblable. Cette question que pose la rabbin Delphine Horvilleur dans son dernier ouvrage, *Vivre avec nos morts*, rejoint notre interrogation sur le langage. Faut-il alors limiter les interprétations bibliques en réduisant le champ lexical dès le départ ? L'essentiel est de transmettre l'intérêt pour l'Écriture et pour les questions existentielles qu'elle pose. Le nombre d'étapes à franchir pour en arriver à s'interroger sur la question de Dieu importe peu.

À plusieurs occasions, nous nous interrogeons sur le sens de notre existence ainsi que sur les choix importants que nous sommes amenés à réaliser. Heureusement que nous ne sommes pas confrontés quotidiennement à des décisions cruciales. Nous sommes alors souvent, à l'image de Rebecca, dans une situation duelle qui nous oblige à privilégier l'instant présent ou risquer un pari sur un avenir plus lointain. Le premier enfant se nomme Ésaü, sur un plan étymologique il évoque l'action, le faire ; et le second, Jacob, renvoie à l'idée du long terme et de la bénédiction. Ainsi pour en revenir à notre problématique, quel langage privilégions-nous, celui du moment présent face au public que nous connaissons ou osons-nous le choix du plus long terme ? Il n'y a pas de réponse simple à cette question dans la mesure où nous ne pouvons transmettre notre espérance que dans la mesure où elle est audible maintenant. Il ne faut pas perdre de vue qu'il nous est indispensable de construire une transition pour rendre l'avenir possible.

« Si eux se taisent, ce sont les pierres qui crieront. » Cette parole biblique est à la fois notre espérance car elle laisse entendre que Dieu trouvera toujours des témoins pour porter Sa parole, fussent-ils des minéraux mais elle est aussi porteuse d'inquiétude dans la mesure où elle nous invite à prendre conscience de notre fragilité. Nous ne sommes jamais que des « serviteurs inutiles » qui ne font que leur travail.

Parler, crier et témoigner dans le cadre de quelle communauté ? L'Église ne vit pas hors du temps, elle est confrontée comme toute autre institution au même présent. Certains commentateurs affirment que les pharisiens invitent Jésus à calmer ses disciples par ce qu'ils confondent les temps liturgiques et prononcent des bénédictions inadaptées à la fête qui s'annonce. Autrement dit, existe-t-il un ordre immuable des choses ? Est-ce que nos liturgies sont de l'ordre de la révélation ? Bien évidemment que non. Elles répondent à l'expression de la foi de l'église qui les fait vivre. Sont-elles encore adaptées au temps présent, la question se pose. La structuration du culte répond encore à la question de la culpabilité en mettant au premier plan les notions de loi – confession du péché – parole de grâce alors que la plupart de nos contemporains s'interrogent sur la question du sens. Si nous souhaitons les entendre, certainement qu'il faudrait donner une place plus importante à la confession de foi et poser des signes symboliques qui soudent une communauté car le sentiment d'appartenance est essentiel. Les disciples répondent à l'attente du peuple mais prennent des libertés avec la liturgie du Temple, les pharisiens respectent l'ordre établi mais désespèrent leurs concitoyens. Les uns et les autres vont être confrontés à des crises terribles dans les années qui vont suivre le récit que nous avons lu. La destruction du Temple en sera le point culminant et les deux courants donneront naissance au judaïsme que nous connaissons ainsi qu'au christianisme auquel nous appartenons. Pharisiens et disciples connaîtront de brillantes postérités qui durent jusqu'à nos jours et qui célèbrent toujours le culte rendu à Dieu. Le langage les a pourtant séparés. L'espérance en Dieu nous réunit, le langage nous retient prisonnier de nos identités.

Nous avons évoqué la crise de la transmission. Nous n'allons pas nous lancer dans des analyses et perspectives sociales et politiques, en ce temps de prédication cultivons notre champ religieux. Ce qui préoccupe une partie importante de nos contemporains touche aux questions d'appartenance communautaire et de sens de leur existence. De quelles manières pouvons-nous

répondre, en toute honnêteté, à leurs interrogations et leur offrir des perspectives. Le protestantisme dont nous sommes héritiers s'inscrit dans la tradition des mouvements religieux ouverts et qui acceptent des opinions différentes sur un plan social, politique et religieux. Nous ne cultivons pas un esprit étroit ce qui ne permet pas d'identifier aisément les marqueurs de notre communauté. N'hésitons pas, en conséquence, à affirmer notre identité plurielle en acceptant de faire vivre simultanément des sensibilités différentes. Nous sommes parfaitement en mesure d'accueillir des expressions artistiques classiques et modernes, des expositions religieuses et laïques, recevoir des conférenciers aux centres d'intérêts divergents et célébrer les cultes ouverts à des sensibilités théologiques marquées. Notre seule exigence sera de faire accepter la pluralité des discours et de les mettre en perspective avec l'Écriture. Le défi le plus complexe consiste certainement à trouver des symboles qui permettent à l'ensemble des publics de se reconnaître comme membres d'une même communauté. Notre pratique de la Sainte Cène est un lieu concret de notre unité. Nous ne mettons pas de barrière en termes de confessions religieuses ou de regard sur la vie. Nous attendons simplement que tout participant s'ouvre à l'idée de Dieu et soit en mesure d'entraîner une dimension spirituelle à son existence. Certainement qu'il nous faudra encore travailler cette dimension de communauté car elle demeure bien incomprise par tous ceux qui n'osent pas franchir la porte de notre temple. Notre langage, en symboles et en mots, n'est pas encore suffisamment accessible pour nous faire entendre. Il nous faut encore travailler le sens que nous donnons à notre espérance. Ensuite, il ne nous restera plus qu'à le porter à l'extérieur...

Notre Dieu, accorde-nous la grâce d'être des porteurs de Ta Parole. Amen.

Pasteur Pascal Trunck, Temple-Neuf de Metz le 2 mai 2021